PRÉSENTS

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Ouvrière
Éditions de l'Aube, 2002
et « Points », n° P2757

Sans visages
Bayard, 2004

En contrebas
Éditions de l'Aube, 2007

Extrait de la publication

Fiction & Cie

Franck Magloire

PRÉSENTS

roman

Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02107266-2

© Éditions du Seuil, janvier 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.com
www.fictionetcie.com

À mon père

Pour Gilles et Roger
in memoriam

« Chaque homme est un abîme. On a le vertige quand on se penche dessus. »

Georg Büchner

« Le besoin de consolation que connaît l'être humain est impossible à rassasier. »

Stig Dagerman

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Matin

Extrait de la publication

La nuit de Simon Hirsch

Il faut que je sorte de là, se répète-t-il, sans reconnaître le son de sa propre voix. S'il peut sentir les battements de son cœur et les gifles du vent sur son visage et sur sa nuque, il a les cheveux plus épais qu'à l'ordinaire et étonnamment courts. Il ne les a pas eus taillés de cette façon depuis ce temps où on tondait les gosses pour leur éviter la prolifération des poux, et comme pour prolonger aussi, sans le vouloir, dans une sorte de commémoration inconsciente plutôt, les heures sombres de l'Histoire toute proche.

Accroche-toi aux ridelles du camion, si tu ne veux pas qu'on te ramasse à la petite cuillère ! Une voix l'apostrophe. Il n'en distingue pas les traits du visage dans la pénombre ; une nuque tout au plus, éclaboussée par la lumière de pleine lune, fraîchement dégagée elle aussi et parsemée de ces petites rougeurs typiques d'une peau trop blanche.

Le camion serpente sur une piste poussiéreuse, au cœur d'une forêt de chênes-lièges qui s'évertuent à pousser sur le grès ou le schiste. Ce pourrait être une chaîne de montagnes française, du côté de la Savoie ou d'ailleurs, mais l'air y est tel qu'il assèche la bouche et engourdit le moindre de ses gestes. Il peut à peine bouger, et n'en a pas la force de toute façon. Il a une envie irrépressible de se coucher là, à même

Extrait de la publication

le plateau du camion, qui continue de cahoter en tous sens. Sa bouche, son nez sont aussi arides que ses yeux, qui peu à peu se ferment.

Encore un qui n'a pas supporté la piquouse ! Il a gobé trop de Dramamine pendant la traversée ! Il perçoit les mots confusément, veut résister mais ses yeux se ferment. Et la voix d'ajouter : Ici c'est quand même la France. Il sombre. Et la voix de conclure, lointaine, indifférente : Tu croyais peut-être aussi qu'on allait t'offrir le sable et les palmiers ?

On lui tape sur l'épaule pour le féliciter ; on lui remet une grosse enveloppe en lui souhaitant le meilleur et une belle lune de miel sous les tropiques. L'affichette publicitaire est pliée avec soin dans l'enveloppe et cachée sous l'épaisse masse de billets, des Pascal tout neufs. Il tremble en la dépliant. Les couleurs sont criardes et employées par tons juxtaposés, presque fauves. Des palmes, des orchidées, une guitare et des oiseaux exotiques décorent avec kitsch un paquebot au mouillage dans la nuit tropicale. Une très jeune femme, dont il ne distingue que la silhouette, flâne sur le pont. Des œillets de cuivre doré ouvrent leurs petits hublots sur son pantalon en toile orange. Elle regarde avec insistance dans sa direction, un large sourire aux lèvres, puis se détourne vers le large.

Elle s'approche enfin, vient tout près. Il peut sentir l'incandescence de sa peau et la note subtile de cyclamen dans son cou. Il la voit mieux à présent, la voit comme elle était à l'époque, avec ses yeux immenses et veloutés de mascara, comme si on avait incorporé des fragments de soie à ses cils pour les rallonger. Il n'a jamais connu d'autre femme avant elle. Ni lui ni elle n'ont pris le temps de se déshabiller, et il plonge en elle pour la première fois, et il peut sentir ses longs cils lui caresser le front puis les joues. Dans l'obscurité

Extrait de la publication

de leur cabine qui tangue au rythme de ses légers tressaillements et de la douceur de sa voix, il peut l'entendre lui murmurer à l'oreille : C'est un secret de femmes.

Il veut continuer à entendre cette voix lui susurrer ses confidences, par-delà les autres voix masculines et railleuses, malgré la nuit qui s'est installée. Mais il a beau l'appeler, elle ne répond pas. Il a beau fouiller l'air avec sa main, elle n'atteint ni l'arc que dessine le creux d'une épaule, ni le galbe d'une jambe. L'air est vide de sons et de parfums féminins.

Il ne reste que des odeurs sombres et musquées, quelques relents d'une mauvaise cuisine, de pisse, de vomi et de sueur mêlés. Puis vient le ronronnement lancinant des turbines, entrecoupé de chants scandés dans une langue gutturale qui lui est totalement étrangère. Il se lève, avance à tâtons dans l'obscurité, croit distinguer à quelques mètres de là un minuscule puits de lumière. Quand il réussit à l'atteindre, à agripper ce qui paraît être la rampe d'une passerelle et à grimper, il est aussitôt ébloui par d'immenses falaises de calcaire, d'où on a sans doute extrait cette pierre blanche qu'il a l'étrange sensation d'avoir longuement caressée sur le quai d'embarcation. Au large, les côtes s'estompent. Il ne sait pas s'il laisse cette jeune femme, sa famille, toute sa vie derrière lui ; sait juste qu'il quitte la France ou plutôt que c'est la France qui se débarrasse de lui.

Pourtant ce sont bien les premières mesures de *La Marseillaise* qui retentissent à son arrivée ; des fleurs bleues, blanches, rouges en bouquets de célébration dont on lui noie le visage, à sa descente par l'échelle de coupée. À travers la masse de pétales et de mains qui se dressent devant ses yeux, et alors qu'il continue de descendre, c'est à peine s'il remarque que le bateau de croisière n'est en fait qu'un vulgaire cargo, transformé pour l'occasion en navire de passagers.

Extrait de la publication

Une douleur aiguë sur le haut des fesses le saisit comme si on venait de lui administrer une piqûre contre son gré et sans ménagement. Le choc est brutal. Son dos se met à ruisseler de sueur, son front s'incendie de fièvre, de grosses gouttes dégoulinent et lui tombent dans les yeux, qui se brouillent sous la brûlure.

Quand il parvient à les rouvrir, il n'y a ni camion militaire ni paquebot de croisière, ni femme amoureuse étendue près de lui ni cargo amarré. Aucune musique, aucun transport, juste une sensation de profonde lassitude et de solitude redoublée.

Il est allongé sur une natte en raphia, aussi trempée que lui. Sa tête repose sur un sac qui lui sert d'oreiller. Un toit de chaume trône au-dessus de lui, et les murs tout autour sont en terre crue et dépourvus de fenêtres. Une seule ouverture a été pratiquée à la hâte au beau milieu d'un des murs ; un semblant de porte qui ne dépasse pas la taille d'un homme, même petit. Au-dehors, les débris vaporeux du jour, enrubannés de nappes mauves et rose soufre, s'étalent sur le bleu délavé de la nuit. Il a dormi tout habillé : pataugas aux pieds, pantalon de treillis, chemise camouflée dont il distingue dans la pénombre les couleurs automnales. Un chapeau de brousse informe est posé à côté de la tête de sa couche de fortune. Il n'existe qu'une seule façon de ranger ses affaires Sac à dos ! Sac à terre ! Une seule façon de faire son lit Position du tireur couché ! Sac à dos ! Une seule façon de marcher Pas de gymnastique ! Disposition de combat ! Il ne sent plus ses jambes ni ses doigts, dont les extrémités sont comme prises dans de la glace. Depuis combien de temps est-il allongé là, à empoigner le corps métallique du fusil-mitrailleur calé contre son flanc ?

Extrait de la publication

Des silhouettes sans tête longent l'ouverture au pas de course. Soudain, l'une d'elles s'arrête, se penche en avant et se met à gueuler : Debout, bon Dieu ! Des gars à nous ont été accrochés ! Comme si la voix venait de l'autre côté de la nuit et que le visage noir l'emportait dans ses propres ténèbres.

Il se lève d'un bond, ajuste son chapeau de brousse, met son arme à l'épaule et son sac tyrolien sur le dos : il n'existe qu'une seule façon… Il sait maintenant pourquoi il est là, il a l'impression d'avoir accompli ces gestes précis des centaines de fois. Se fondre parmi ces silhouettes, voilà ce qu'il y a de mieux à faire, se dit-il sans se poser de questions. De toute façon, il sent qu'il n'a pas d'autre choix. Les silhouettes se détachent en ombres successives sur une double rangée de barbelés, sur des sacs de sable et des empierrements hasardeux, qui donnent l'illusion de blockhaus et de postes de garde. Elles empruntent à une allure soutenue un sentier qui n'en finit pas de monter. Ses chevilles se tordent sur les cailloux, ses cuisses durcissent sous l'effort, le font déjà souffrir, et cette satanée sueur ne le quitte plus… Tout son corps brûle, et il n'y a que le silence, l'obscurité et le glissement furtif des ombres à ses côtés.

Ce sentier est à l'image de la raideur de sa vie. C'est sur elle, sur ses choix et ses désirs qu'il marche, peinant à chacun de ses pas, se rappelant, tel un de ces murmures qui servent de guide dans la nuit *Premier c'est bien*, *deuxième c'est rien* Son père lance ce genre de maximes à la volée, en roulant fortement les r, de son accent rocailleux et patoisant, ce qui accentue le caractère irrévocable de la sentence. Il n'en dit jamais plus, préfère ne pas se laisser aller à la stérilité de la pensée ni se perdre dans des explications aussi vaines qu'inutiles. Son père fait partie de ces hommes proverbiaux, non

Extrait de la publication

pas épris de silence mais taiseux, ces hommes sans phrases. Il préside en bout de table et dos à la fenêtre, bien assis sur son autorité silencieuse et à contre-jour, jouant sur l'arbitraire du clair-obscur et la peur qu'il peut inspirer. La mère et les six enfants à vue, dont lui qui a douze ans, sont répartis de chaque côté, sur les deux bancelles en chêne qu'il a la fierté d'avoir fabriquées de ses mains ; tout comme cette chaise en face de lui, la chaise du fils aîné, qui reste vide et semble le défier chaque jour à l'heure des repas. On n'entend que les couverts tinter sur les assiettes, les bouches mastiquer et les gorges déglutir ; et, à moins d'y avoir été invité, il est recommandé de ne pas prendre la parole avant d'avoir atteint l'âge légal de la majorité, fixé à vingt et un ans.

Les deux gendarmes, accompagnés du maire du village et de sa secrétaire, débarquent en trombe dans la cour de la ferme. Le père ne se retourne même pas pour voir l'Estafette flambant neuve, qui vient tout juste de remplacer le vieux panier à salades Citroën. Il ne dit pas un mot quand le maire lui tend, non sans une certaine solennité, le télégramme. Il se met à lire lentement, remuant les lèvres mécaniquement, abaissant et remontant, d'un geste tout aussi automatique, la visière de sa casquette entre les mots. La mère, elle, égrène son chapelet qu'elle garde toujours autour du cou. Elle lorgne le mouvement absurde de la visière et des lèvres muettes puis le télégramme puis de nouveau égrène le chapelet, joignant par intermittence ses mains en prière, jusqu'à ce que blanchisse la pointe de ses doigts. La blancheur de ses mains, de son visage et de son cou contraste avec le brun crasseux du chapelet, la nuque rougie par le passage corrosif des saisons et les joues couperosées du père, qui vient de poser le télégramme, face couverte, sur la table ; se levant maintenant, sans un regard pour elle, pour

Extrait de la publication

les enfants ou les invités surprises, marchant jusqu'au bahut pour en sortir les verres de cantine et la bouteille d'eau-de-vie, devenus tout à coup minuscules, presque enfantins dans l'épaisseur de ses paumes. Bien que l'un des gendarmes ait déjà esquissé un refus d'un signe de la main, il continue à remplir copieusement les quatre verres pour les seuls hommes de l'assemblée, sans se soucier du refus ni d'aucune autre appréciation ; tout aussi indifférent à la secrétaire de mairie qui soulève à présent la mère par le bras, l'invitant à sortir de la pièce avec elle, en silence, sans cesser de la soutenir, telles deux vieilles amies qui n'ont plus besoin de longs bavardages pour se comprendre. Le père engloutit le verre d'un trait devant les enfants qui le regardent sans broncher, s'essuyant les lèvres avec la manche de sa vareuse, se les arrachant presque, avant de se resservir aussitôt ; et, sans même leur faire face, il étouffe un sifflement doublé d'une sorte de grognement entre ses dents, comme il a l'habitude de le faire pour les bêtes, afin qu'elles rentrent dans le rang chaque fois qu'il les emmène au champ ou à la traite. Lui sort de la pièce sans comprendre, accompagné de ses frères et sœurs mais avec le sentiment d'être seul au moment de franchir la porte. Il monte l'escalier qui donne sur les deux grandes pièces du premier étage, entre dans la chambre commune à tous les enfants puis, sans réfléchir, se glisse sous son lit, face contre sol. L'œil droit collé sur le plancher, il peut voir, par de minuscules fentes entre les lames, les carreaux de la casquette et les crânes s'agiter, les mains se tordre. Étendu, le cœur battant, la musique sourde du sang dans ses veines et ses oreilles, il peut les entendre parler à voix basse sans comprendre ce qui se dit mais avec un drôle de pressentiment… Quelque chose de grave est arrivé.

Extrait de la publication

Des chiens répondent aux chacals, en aboyant à la mort dans le lointain. Ces hurlements lugubres le sortent de sa torpeur. Il est incapable de dire d'où ils viennent. Tout un village dort en contrebas du sentier. Les chiens gardent les maisons et les chacals rôdent tout autour. Ils viennent pour fouiller les ordures et les tombes sommaires, sans fleurs ni inscriptions, dans lesquelles des morts récents ont été enterrés à faible profondeur et enveloppés d'un simple linceul.

Il grimpe depuis peut-être une heure, peut-être deux ou trois. Il est trempé, il a froid, ses pieds enflent dans ses pataugas, et sa peau ressemble à son uniforme. Devant lui, le jour soulève le ciel péniblement et quelques astres en suspension résistent à ses assauts. De l'autre côté de la voûte étoilée. Ce sont les premiers mots qui lui viennent puis les visages silencieux de son père, de son frère aîné, de toute sa famille. Ils sont de l'autre côté de la voûte, voilà ce qu'il se dit tout en continuant à avancer, et pourtant c'est à peine s'il peut se reconnaître, et les hurlements se répandent comme une traînée de poudre ; une immense colonne de fumée blanche s'élève à l'horizon, des projectiles sifflent à distance puis claquent plus près, criblant l'air au-dessus de sa tête ; sortie de nulle part, une voix hurle à son tour À terre ! À terre ! Alpha tango ! Papa bravo ! Les silhouettes, dont on devine l'ovale d'une tête, l'ombre d'un bras ou d'une jambe gesticulent autour de lui ; des grincements dérisoires de manivelle ponctuent les appels répétés et tout aussi dérisoires Lima zoulou ! Lima zoulou ! Les hurlements redoublent, se rapprochent irrémédiablement, les ombres vacillent sous le tumulte grandissant, et la même voix s'époumone Le chef de section et la Radio sont touchés ! Un grondement de ferraille suivi d'une pluie de poussière s'abat brusquement, il en a plein la bouche, les oreilles et les yeux, la nuit est comme

Extrait de la publication

retombée d'un coup ; les ombres, les silhouettes ont disparu, la voix s'est tue, et les hurlements le traversent de part en part, et c'est à peine s'il peut se reconnaître.

Il se met alors à courir à travers l'épais rideau de poussière et d'acier ; ses genoux se dérobent mais il court comme il n'a jamais couru auparavant, il court à s'en rompre les chevilles, avec une seule idée en tête : en finir avec ce sentier et atteindre la voûte de l'autre côté. Et si cet autre côté n'était qu'une illusion de plus ; si, au bout du sentier, quand la pente s'arrête, il n'y avait que le silence, le vide et cet épais brouillard pour tout ensevelir. Il ne se pose pas la question. Les mètres qu'il avale dans sa course s'ajoutent ; il ne se retourne pas, tête bras jambes dans un seul mouvement et faits d'un seul bloc. Il se contente de fixer sa respiration sur le rythme de ses foulées, les allongeant à mesure comme pour trouver un second souffle. La raideur décuplée de la pente, l'épaisseur du temps, le fracas assourdissant autour de lui ne sont rien d'autre que des distorsions de son âme, qu'il abolit en accélérant. Il ne pense à rien, n'est plus que nerfs, muscles et grondement du sang dans les veines, il court, et c'est à peine s'il peut se reconnaître.

Depuis combien de temps s'échine-t-il à courir quand il atteint un replat et manque de heurter une masse de pierres noyée dans le brouillard ? Il s'arrête, à bout de souffle, pose sa main sur ce qui semble être l'encoignure d'un mur, touche enfin quelque chose de concret sur quoi se reposer. C'est une sorte de maisonnette qui ressemble à celle dans laquelle il a dormi quelques dizaines de minutes ou quelques heures plus tôt.

Il longe le mur, continue de caresser les pierres jusqu'à atteindre une ouverture. Là aussi, ce qui fait office de porte est affreusement bas – faut-il que les hommes soient si petits,

se surprend-il à penser en se pliant en deux pour entrer. Quelques braises meurent dans le foyer creusé au beau milieu de la pièce. Ce n'est pas l'endroit où il a dormi, bien qu'il y ait une natte par terre. De rares vêtements sont pliés avec soin dans un vieux bahut branlant, près duquel gisent en vrac des récipients en terre cuite, des casseroles et des poêles noircies de suie. Il plonge la main dans le vieux tonneau ouvert et rempli de grains de blé, qu'il laisse filer entre ses doigts ; il est calme. L'inventaire de tous ces éléments, ceux d'une existence, si misérable soit-elle, le rassure et lui rappelle qu'il est en vie. Il n'y a aucun bruit dehors, et le jour qui pénètre par la petite porte se lève enfin. Il marche à présent. Des dattes et des figues fraîchement cueillies sont en train de sécher sur une minuscule terrasse attenante à la maisonnette. Il ne voit pas à plus de deux mètres devant lui. Ses pataugas soulèvent une traînée de poussière cendrée et noirâtre que le vent charrie autour de lui, transportant à ses narines un parfum acide et entêtant… Cette odeur obsédante du ravage.

Il est réveillé par le vacarme des plus grands qui se sont précipités à la fenêtre de la chambre. Il se fraye un chemin parmi les trois corps agglutinés, glisse puis cale sa tête entre leurs torses. Le front collé sur un petit bout de vitre, il regarde le rougeoiement des flammes qui lèchent le ciel noir et le rideau sombre des arbres, dont les feuilles aux lobes étincelants s'embrasent à leur tour. Un paysan du hameau où il habite a incendié sa ferme. Le terrible spectacle doit être visible à plusieurs kilomètres à la ronde, tout comme on perçoit sans doute la stridence des cris poussés par les bêtes, restées prisonnières de l'étable en feu. Quand son frère aîné se décide à ouvrir la fenêtre, un vent froid, venu du nord, s'engouffre et couvre de ce parfum acide et entêtant les arômes de terre

Extrait de la publication

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).
La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2012. N° 105470 ( )
Imprimé en France

Extrait de la publication

Extrait de la publication